

mans, les volontaires nestoriens accourus d'Almalik, les capitaines et les hommes d'armes kéraït, devant les chrétiens; il y avait assez de chenapans tibétains dans les vieilles bandes de Djébé, traînant leurs lamas à leur suite, pour convaincre les bouddhistes. Au nom de Christ, de Mahomet, de Manès, de Bouddha, de Dieu, du Diable, les bonnes gens des Six Villes se soulevèrent contre Guchlug l'impie, contre Guchlug le tyran. Kachgar lui ferma ses portes, les ouvrit aux Mongols. On était au pays oïgour, de vieux loyalisme envers le maître de Karakoroum, le descendant authentique de la Biche Miraculeuse; les purs Kara-Khitaï venus de l'Est ne pouvaient qu'acclamer leur vengeur, le Bordjiguène qui leur avait rendu le Liao, qui avait abattu leurs ennemis, les Niu-Tchi. En perdant la bataille, Guchlug perdait tout; il ne put tenir nulle part, s'enfuit jusqu'en Badakhchan, sur les Pamir, « Terrasse du Monde ». Djébé le serrait de près; ce fut Ismaïl qui le rejoignit et lui coupa la tête. Maintenant, il ne restait plus un ennemi debout, en face du Tchinghiz Khan, depuis la Corée jusqu'aux marches de Turkestan et de Transoxiane, depuis l'extrême Nord, vide d'hommes, jusqu'au Hoang-Ho, jusqu'aux plateaux déserts du Tibet et jusqu'aux glaciers du Kuen-Lun.

Il fallait que le sultan de Kharezme, de Perse et de Transoxiane fût vraiment aveugle pour ne pas voir approcher l'orage. C'était, d'ailleurs, une pauvre tête, avec tous les défauts de sa race, vrai Turc, ivrogne, emporté, têtu, sans aucune des qualités qui ont fait d'autres Turcs si grands, le sérieux dans la conduite, la sûreté dans le coup d'œil politique et militaire, le solide bon sens. Depuis qu'il s'était fait appeler « deuxième Alexandre » après la victoire que l'alliance de Guchlug, la bravoure des reîtres kankli et kalatch venus de Turkestan et de ses États héréditaires, lui avaient valu sur le Gour Khan vieilli et trahi, Mehemed ne doutait

plus de rien. D'abord, il voulut jouer au Mahmoud de Gazna, recommencer une croisade dans l'Inde; son expédition s'arrêta juste au point d'où Mahmoud avait pris son essor, à Gazna même, qu'il conquit en 1216. La Perse méridionale, l'Afghanistan, les Marches de l'Inde étaient partagées entre une quantité de seigneurs féodaux, la plupart Turcs d'origine, se donnant le titre d'Atabek, « gouverneurs »¹, et se réclamant, envers et contre tous, du souverain spirituel, du Khalife de Bagdad, qui leur vendait le privilège de sa suzeraineté. Mehemed lui-même n'était que le délégué du Khalife sur l'héritage des Seldjoukides. Attaquer les Atabek sans demander au pape de Bagdad son autorisation, c'était se révolter contre lui, c'était commencer une querelle des investitures. Le pape protesta, le fils du Batailleur se fâcha, soutint que le Khalife intriguait contre lui, minait son autorité, et, dans un accès de colère, marcha tout droit sur Bagdad. La querelle des investitures commençait entre l'empereur d'Asie et le Khalife; les Mongols la terminèrent à leur manière; en 1252, Houlagou supprima le Khalife et le khalifat.

Nessavi, l'ami, le compagnon d'armes du prince Djelal-Ed-Dine, fils de Sultan Mehemed, donne le détail de la rupture. Le Sultan faisait valoir ses droits sur l'empire des Seldjoukides; il se posait en protecteur du Khalifat, s'imposait comme avoué à leur place : « Il se préoccupa de réclamer aux Beni-Seldjouk l'autorité qu'ils détenaient, ainsi que l'empire de Bagdad. A de nombreuses reprises, il expédia des ambassadeurs chargés d'exposer ses demandes, mais il ne reçut aucune réponse des Seldjoukides qui savaient combien il était occupé avec les tribus qu'il avait devant lui dans la Transoxiane et le pays des Turcs... Un nouveau grief

1. Pères-seigneurs, père étant pris au sens figuré. Voir plus haut.

vint s'ajouter aux précédents : les Seldjoukides traitaient avec mépris les sujets du Sultan qui se rendaient à la Mekke, et l'on avisa même le Sultan que les pèlerins du chef des Ismaéliens étaient mieux traités que les siens. Ce dernier trait produisit l'effet que ferait une piqûre sur un ulcère, ou du sel sur une plaie ¹. »

Ce furent précisément les Ismaéliens, « les hérétiques de la mort », qui fournirent au colérique et vaniteux Mehemed le prétexte d'une rupture avec le Khalifat : « Les Ismaéliens assassinèrent Aghelmich (Ogoulmich) l'Atabek, qui avait été le lieutenant du Sultan dans l'Irak... La *Khotba* ayant, à ce moment, cessé d'être faite au nom du Sultan dans l'Irak, ce prince se mit alors en marche vers cette province pour la ramener sous sa domination ². »

Qui avait désigné l'Atabek, lieutenant de Mehemed, aux poignards des Assassins? Il y avait eu, avant le meurtre, une discussion très vive entre le Sultan, et le légat du Khalife; le Sultan avait répondu à toutes les arguties théologiques du légat citant des *Hadits* (traditions du Prophète; à peu près nos Pères de l'Église, et un peu, aussi, nos Décrétales) : « Bien que je ne sois qu'un Turc, peu familier avec la langue arabe, j'ai cependant compris le sens du Hadit que tu viens de réciter. Pour ma part, je n'ai jamais fait de mal à aucun des descendants d'Abbas et n'ai jamais conçu de mauvais desseins à leur égard, mais on m'a rapporté qu'il s'en trouvait un très grand nombre dans les prisons du prince des croyants... Si donc le Cheikh répétait aux oreilles du prince des croyants ce même Hadit, il ferait une chose plus convenable, plus utile, plus efficace et plus saine. » Nessavi ajoute : « Une longue discussion s'engagea alors... Mais je ne la reproduirai pas, car le silence sur de

1. Nessavi, p. 20, 21.

2. *Id.*, p. 23.

pareils sujets est préférable ¹. » C'est « très peu de temps après » cette scène où le Sultan avait rabroué le théologien et invité le pape de Bagdad à suivre sa propre casuistique dans son domaine temporel, que son lieutenant en Irak fut assassiné par les très suspects hérétiques Ismaéliens, qui, dès cette époque, tuaient à gages. On comprend que le pieux Nessavi juge que parfois, le silence soit préférable.

En même temps qu'il se brouillait avec le pape de l'Islam, Mehemed s'aliénait ses propres sujets. Dans un accès de fureur, après boire, il fit noyer le Cheikh Madjd-Ed-Dine, de Bokhara, la plus haute autorité musulmane de son empire, le Primat de Transoxiane, l'accusant d'être l'amant de sa mère, la grande Turkane Khatoun ². Dégrisé, il sentit sa faute. La redoutable impératrice était de sang mongol, une Baïagod-Dourléguine d'après Nessavi ³ (Abou'lghazi la donne pour

1. Nessavi, p. 22, 23.

2. Madjd-Ed-Dine était de Bagdad. Son corps, miraculeusement retrouvé, fut transporté, en 1420, à Esferain près de Nichapour en Khorassan. Il a écrit des vers en langue persane, empreints d'un mysticisme ardent. Voici trois quatrains de lui, singulièrement passionnés; quel qu'en soit le sens mystique, on peut supposer qu'une femme exaltée y a vu autre chose que de la religion :

Demain, lorsqu'arrivera le terme de ce monde, de droite et de gauche, les têtes surgiront de la terre. Mon pauvre corps, martyr et baignant dans le sang, se lèvera de la terre sur laquelle est bâtie ta demeure.

Le limon qui a servi à former l'homme a été pétri avec la rosée de l'amour; la création de l'homme a rempli le monde de troubles et de discordes. On a donné un coup de lancette sur la veine de l'âme, et elle a laissé échapper une goutte de sang qui a reçu le nom de cœur. Je plongerai dans l'Océan; ou je périrai, ou je rapporterai une perle.

Je tenterai une œuvre pleine de dangers, mais j'aurai le visage ou le cou rouge (le visage rouge se l'ivresse, ou le cou rouge de sang).

(Vers cités par Riza Kouli Khan, dans le récit de son ambassade au Kharizm; trad. Schefer, p. 115.)

3. Nessavi fait le superbe portrait de l'altière Khatoun : « ... Au moment où elle avait atteint l'apogée de sa grandeur, elle avait reçu le surnom de *Khodavend Djihane*, c'est-à-dire de Maitresse de l'Univers... Elle décidait avec sagesse et équité dans toutes les affaires litigieuses qui étaient portées devant elle et savait toujours rendre justice à l'opprimé contre son oppresseur. Toutefois, elle se laissait facilement entraîner à répandre le sang. Son pays lui dut un grand nombre d'œuvres charitables et, si je voulais rappeler toutes les grandes choses qu'elle fit et dont j'ai été témoin, la liste en serait longue. Sept personnages éminents et grands seigneurs lui servaient de

Kankli, mais il pouvait y avoir des Baïagod parmi les Kankli), adorée de tous ces reîtres chez lesquels la parenté féodale était si puissante; eux ne dirent rien, contenus par l'honneur militaire, retenus par le fils du Sultan, par le prince Djelal-Ed-Dine, vrai soudard de son pays, buveur, ferrailleur, « très brun et petit; l'apparence et le langage d'un Turc »¹, leur favori, l'homme d'armes le plus brave de l'empire; mais le clergé de la bigote capitale s'agita, prêcha dans toutes les mosquées de Bokhara; des mosquées, il y en avait trois cents, disent les Musulmans. « Le sultan envoya un plateau rempli d'or et de pierreries au Cheikh Nedjm Ed-Dine Koubrah², et lui dit : De ce mien péché, donnez-moi l'absolution. Le Cheikh répondit : Ce n'est pas rançon d'or et de pierreries, mais votre tête, la mienne, et celle de tant de milliers du peuple qui paieront³. » Par ses agents musulmans, les plus enragés de patriotisme turc et mongol, par Mahmoud Yelvadj, par Saïd Edjell, un Bokharien, qui fut, plus tard, gouverneur en Yun-Nan, chancelier du trésor à Pékin, et dont le fils, Nasr-Ed-Dine, servit au Tonkin, et par maints autres, le Tchinghiz Khan était informé de tout. Ce que d'Ohsson raconte d'après Rachid, qu'il était déjà, en 1217, en correspondance avec le Khalife, n'a rien d'in vraisemblable⁴. Il reçut même une ambassade du Khalife,

secrétaires de commandement. Lorsque sur une même affaire on recevait deux décisions différentes, l'une provenant d'elle, l'autre du Sultan, c'était toujours la dernière en date que l'on mettait à exécution, dans quelque contrée que ce fût, sans distinguer qui en était l'auteur. La formule de son apostille était conçue en ces termes : « La protection du monde et de la religion, Olough Turkane (Turkane la Grande), reine des femmes de l'Univers. » Sa devise était : « Je demande protection à Dieu seul. » Elle l'écrivait en gros caractères et son écriture était si belle qu'il était impossible de contrefaire sa devise. » (Nessavi, p. 72, 73.)

1. Nessavi, p. 411.

2. Nedjm Ed-Dine Koubrah, fondateur et patron de l'ordre des derviches Koubravi, fut tué par les Mongols à la prise d'Ourguendj. Voir plus loin, p. 397.

3. Abou'lghazi, 107, trad., 99, texte.

4. D'Ohsson, I, p. 211, en note.

qui le pressait de commencer, mais toujours correct, ne voulut rien conclure¹, tant que le sultan de Kharezme n'aurait pas rompu le premier avec lui. Cependant, il l'endormait, le faisait enguirlander par son ambassadeur, Mahmoud Yelvadj, qui dorlotait ce vaniteux ivrogne en lui contant des sornettes : « l'armée de mon maître à côté de la vôtre c'est la clarté de la lune à côté de l'éclat du soleil². » Ils finirent par conclure un traité d'alliance offensive et défensive, au bout duquel il y avait une petite annexe, toute petite, une simple convention commerciale qui donnait franc passage aux caravanes venant de Chine à travers le Turkestan et la Transoxiane, qui livrait au Tchinghiz Khan la route de la soie, la grande voie vers l'Irak et vers Rome. Ce que les Sassanides avaient refusé au Khagan turc du VI^e siècle, au risque d'une alliance entre Constantinople et lui, le fils du Batailleur l'accorda, sans même y faire attention, comme une insignifiante bagatelle, à son terrible ami Témoudjine, et, le traité conclu, n'eut rien de plus pressé que de se jeter dans sa solite expédition contre le Khalife. Il conquiert bravement les sultanies de Perse, obtint des Atabek soumission, foi et hommage, s'empêtra dans les neiges, au passage des monts d'Arménie et de Kurdistan, s'y dégoûta, et revint excommunié. Le Khalife interdisait de prononcer, en chaire, la *Khotba*, « la prière pour le souverain mentionnant son nom », le mettait au ban de l'Islam comme rebelle, schismatique et félon. C'était relever tous les musulmans, ses sujets, de leur serment d'obéissance et il y en avait assez, disposés, depuis longtemps, à profiter de la dispense, et à prendre ouvertement le parti du grand protecteur de tous les Turcs, de l'Empereur Inflexible. Les vrais patriotes de Turkestan, qui voyaient clairement venir la tempête, et avec eux, les

1. Abou'lghazi, 93.

2. *Id.*, *ibid.*

bigots et les Iraniens, affolés de haine contre le mécréant mongol et contre le païen turc, n'y tinrent plus; à la frontière, le gouverneur d'Otrar sur Syr Darya, le Gaïr Khan Inal, un demi-Mongol, neveu de l'impératrice mère¹, brusqua les choses à la turque; la grande caravane venait d'arriver de Chine; il empoigna les marchandises, et fit couper la tête aux marchands, quatre cents en tout, disent les musulmans, plusieurs centaines y compris des personnages officiels, dit le Liao Yelou-tchoutsai, fonctionnaire du Tchinghiz Khan, dans son « Voyage archéologique », une centaine seulement, d'après le rédacteur chinois du *Yuan-chao-pi-shi*². Le Gaïr Khan était probablement d'accord avec sa tante, l'impératrice mère. Quand on lui demanda des explications, il répondit que tous ces gens-là étaient des espions, et que d'ailleurs l'un d'eux s'était permis, au lieu de lui donner son titre officiel, de l'appeler par son sobriquet *Inaljdik*, « mon petit duc »³, tout court. Dénoncé par Nedjm-Ed-Dine, excommunié par le Khalife, menacé par sa noblesse, chapitré par sa mère et par son fils, le malheureux Mehemed n'osa pas désavouer le Gaïr Khan; le Tchinghiz Khan lui avait envoyé trois ambassadeurs pour demander réparation: un Turc musulman nommé Bogra, et deux Mongols; il fit couper le cou au musulman, pour l'honneur de la religion, et mit les deux païens à la porte, ignominieusement. Depuis un mois, Témoudjine avait commencé à masser des troupes sur

1. Par parenté et position, Inal était parfaitement informé. Nessavi et le parti musulman l'accusent d'avoir pillé la caravane par avarice; mais alors pourquoi avait-il adressé un rapport que cite Nessavi: « Ces gens-là sont venus à Otrar sous le costume de négociants... Mais ce sont des espions qui s'informent des choses qui ne regardent point leur profession. Quand ils sont seuls avec un homme du peuple, ils le menacent en lui disant: Vous ne vous doutez guère de ce qui est derrière vous; bientôt, il vous arrivera des choses contre lesquelles vous ne pourrez pas lutter... » (Nessavi, p. 59.)

2. Extraits cités par Bretschneider, p. 54, en note.

3. *Inal* était le titre que les Kirghizes donnaient à leurs ducs ou gentils-hommes; *djik* est le diminutif turc; le marchand aurait appelé le Gaïr Khan « ducaïlle, hobereau ».

l'Irtyche; dès que la bonne nouvelle lui parvint, il lança ses reconnaissances en avant, pour se couvrir, dérober ses mouvements à l'ennemi, et achever la concentration de sa grande armée (1219).

Dans la malheureuse Transoxiane, depuis si longtemps disputée entre Turcs et Iraniens, contre un ennemi qui incarnait le nationalisme turc, le soupçon empoisonnait toute entreprise. Suspects, les soudards turcs qui faisaient la principale, l'unique force des bandes; ils donnaient assez prise eux-mêmes au soupçon par leurs accointances et leurs étranges façons, déblatérant contre la couardise iranienne, portant aux nues les exploits de leurs cousins, les Turcs-Mongols; ils déclaraient d'avance que les Mongols étaient invincibles, invulnérables par des gens d'une autre race; les Iraniens disaient qu'ils étaient prêts à « se détacher, afin de promener leur vantardise sur la terre et d'y ourdir leurs méchancetés »⁴. Ils ressemblaient trop à l'ennemi; on les sentait de cœur avec lui; si loyaux qu'ils fussent, ils ne se battaient que par bravade: « Les souverains de la famille de Djelal Ed-Dine avaient commis une faute en appelant à leur aide les Turcs, contre un peuple de même race². »

Suspect, Djelal Ed-Dine, si Turc d'allure et de visage, fils d'une courtisane turque, d'une mademoiselle *Héliotrope*³, haï de sa grand' mère, l'altière Khatoun. — Suspecte, la Khatoun, elle-même, Turkane, et à bon droit, elle, une Baïagod, une parente de l'ennemi⁴. Le pauvre sot Mehemed la rendit encore plus suspecte en déshéritant, à cause d'elle, son vaillant

1. Nessavi, p. 137.

2. *Id.*

3. C'est le sens du nom *Aï-tchitchek*, de la mère de Djelal Ed-Dine; un nom de coureuse.

4. Dans la légende mongole, Alang Goa, la mère des trois enfants miraculeux Bougou Khataki, Bougou Saldjigho, et Boudantsar Mong Khan, l'ancêtre du Tchinghiz Khan, est accusée de les avoir eus d'une union secrète avec *Makhali Baïaghod*. (Sanang Setzène, p. 59.)

Djelal Ed-Dine : « en désignant comme son héritier présomptif Kothb Ed-Dine, plutôt que les deux frères aînés de celui-ci, Djelal Ed-Dine Mankobirti (Meungberdi) et Rokn Ed-Dine Ghourchaïdji, le Sultan avait voulu suivre l'avis de la mère de Kothb Ed-Dine Tourkane Khatoum, et essayer de gagner les bonnes grâces de cette princesse parce qu'elle était la seule parmi les mères de ses enfants qui appartint à la tribu des *Beyaiout* (Baïagod) ¹. »

Rien n'était prêt. Le trésor était vide; il n'y avait point de caisse de guerre. Le Sultan n'eut pas le temps de mettre le point stratégique le plus important, Samarkande, en état de défense : « La première mesure que le Sultan songea à prendre dans ces circonstances critiques et dans ce moment de terrible danger, ce fut d'entourer, malgré son immensité, la ville de Samarkande d'une muraille dont le développement, à ce que l'on assure, aurait été de douze *farsakhs* (48 à 50 kilomètres) et d'y installer une garnison considérable. De cette façon, cette ville aurait formé un rempart entre les Turcs et lui et aurait fermé à l'ennemi l'accès de tout le reste du royaume. En conséquence, il envoya ses agents et ses collecteurs d'impôts dans toutes les parties de son empire et leur enjoignit de se faire remettre, à titre d'avance, la totalité du tribut de l'année 615 (mars 1218-mars 1219) pour subvenir aux frais de la construction des remparts de Samarkande. En fort peu de temps le recouvrement fut effectué, mais les Tatars ne lui laissèrent pas le temps de mettre son projet à exécution, et on ne dépensa rien de cette somme à l'édification des murailles de la ville ². » Avec une hâte fiévreuse, l'ardent Djelal Ed-Dine rassembla ses contingents, enleva bon gré, mal gré, son père avec lui, pour que les bandes vissent leur sultan à leur tête, et courut à la rencontre des Mongols,

1. Nessavi, p. 44.

2. *Id.*, p. 61.

qu'on lui signalait, coup sur coup, de l'autre côté du Tchou, puis au delà du *Kara-dagh*, « de la Montagne Noire », puis en route vers le bas Syr Darya, vers ses forteresses de *Yengui-Kend*, « Bourg neuf », de *Saganak*, « le Port », d'Otrar, de Djend, menaçant Turkestan, la Ville Sainte, le tombeau du grand Saint Khodja Ahmed Yesevi, pillant et massacrant partout; ils faisaient consciencieusement le dégât, enlevaient le fourrage, les récoltes, les chevaux, le bétail, les gens du plat pays, brûlaient et tuaient ce qu'ils ne pouvaient envoyer en arrière; c'était leur consigne. Ils devaient nettoyer la route du Nord, de manière à la rendre impraticable à une grosse armée, puis se retirer quand ils l'auraient proprement dévastée, quand il n'y resterait plus ce que Turenne appelait, lors du premier incendie du Palatinat, « un poil de fourrage ». Djoudji les commandait; toujours correct, l'Empereur Inflexible avait mis à la tête de la première armée ce prince dont la vue lui navrait le cœur; c'était l'aîné; il devait être le premier à l'honneur; la loi, le droit de préséance exigeaient qu'il en fût ainsi. Djoudji commandant officiellement, on ne sait pas le nom du chef réel, de son conseil militaire : peut-être Souboutaï, peut-être Djebé, peut-être Tougatchar; en tout cas, un capitaine sûr, car l'affaire fut bien conduite, et Djoudji, sans directeur, ne fit jamais rien qui vaille à la guerre. A défaut de talents, le jeune prince avait du cœur. Son conseil lui disait : L'ennemi est supérieur en nombre; notre consigne était de faire le dégât; jusqu'ici, nous nous en sommes acquittés; il faut battre en retraite. « Et moi, s'écria le prince, que dirai-je à mon père? » ¹. Le cri lui échappait comme un aveu; il était obligé de se battre, lui, l'aîné, lui le bâtard toléré, accepté. Il chargea furieusement, toujours en tête, fut sur le point de mettre la

1. Abou'lghazi, p. 99.